

La vanité du journaliste

Tom Wolfe, *Le Bûcher des vanités*, Paris, Sylvie Messinger, 1987, 704 pages

Chantal de Grandpré

Volume 31, numéro 2 (182), avril 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60501ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

de Grandpré, C. (1989). Compte rendu de [La vanité du journaliste / Tom Wolfe, *Le Bûcher des vanités*, Paris, Sylvie Messinger, 1987, 704 pages]. *Liberté*, 31(2), 122-126.

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

CHANTAL DE GRANDPRÉ

LA VANITÉ DU JOURNALISTE

Tom Wolfe, *Le Bûcher des vanités*, Paris, Sylvie Messinger, 1987, 704 pages.

Le Bûcher des vanités est le premier roman de Tom Wolfe, un écrivain originaire du sud des États-Unis et âgé de cinquante-sept ans. Tom Wolfe n'est pas pour autant un inconnu; il est en effet l'inventeur de ce qu'on a appelé aux États-Unis le «nouveau journalisme» et il est l'auteur de nombreux livres-reportages dont *Le Gang de la pompe*¹, *Acid test*² et *L'Étoffe des héros*³, dans lesquels il stigmatise sans pitié les modes et les snobismes de ses contemporains.

Cette littérature pamphlétaire de bon aloi est un avatar du «nouveau journalisme» dont on a pu apprécier la production dans des magazines comme *Esquire* ou *Rolling Stone*. En fait, il s'agit d'un journalisme qui emprunte ses procédés au roman, qui met en scène les faits en utilisant des dialogues et en adoptant un point de vue résolument subjectif. En d'autres termes, c'est un journalisme qui fictionalise les faits, qui raconte une histoire à la façon d'un roman.

Dans une entrevue accordée à Christine Ockrent, pour *Rolling Stone* justement, Tom Wolfe n'hésite pas à dire que le

1. Paris, Gallimard, 1965.

2. Paris, Seuil, 1968.

3. Paris, Gallimard, 1978.

«nouveau journalisme» a été «l'une des expériences littéraires les plus importantes de ces quarante dernières années aux États-Unis». Et il ajoute :

*À moins qu'un nouveau genre littéraire n'apparaisse dans les quelques années qui nous séparent de l'an 2000, ça restera sans doute l'expérience littéraire la plus importante de cette moitié de siècle.*⁴

Toutes valeurs confondues, Tom Wolfe s'imagine que les phénomènes de mode sont garants d'une postérité que toute l'histoire littéraire, qu'il a pourtant l'air de connaître assez bien, ne cesse jamais de démentir. Autant on essaie ici de faire passer un succès commercial pour un succès littéraire, autant on a dès lors intérêt à amalgamer littérature et journalisme. Car, à partir du moment où l'on écrit des reportages qui ressemblent à des romans, comment ne pas se prendre pour un romancier? Et pas n'importe quel romancier! En France, où le livre a été reçu par une critique unanimement enthousiaste, on a proclamé bien fort que Tom Wolfe était un nouveau Zola et on n'a reculé devant aucun sophisme: puisque Zola prenait des notes et écrivait des feuilletons, Tom Wolfe, qui prend aussi des notes et qui a écrit une première version de son roman sous forme de feuilleton pour *Rolling Stone*, Tom Wolfe, donc, n'est rien de moins qu'un autre Zola.

Qu'en dit l'intéressé? Qu'il se sent plutôt proche de Balzac, excusez du peu:

Balzac savait ce qu'était une grande ville (...) il se considérait comme le greffier, le secrétaire de la société française. (...) Disons, toutes choses égales par ailleurs, que j'accepterais volontiers de tenir ce rôle de greffier. Pour ce qui est de la vision du monde, je me sens proche de

4. «Christine Ockrent-Tom Wolfe. Rencontre sur *Le Bûcher des vanités*», *Rolling Stone*, 7 septembre 1988.

*Balzac. Mais sur le plan technique, c'est Zola qui me fascine.*⁵

Tom Wolfe et tous ceux qui sont ravis de brandir l'un des leurs comme un maître de l'écriture renouvelée par le style journalistique oublient simplement qu'on ne refait pas Zola, ni Balzac. Et qu'une méthode d'écriture n'est pas en soi gage de talent. Ce renvoi forcené au XIX^e siècle romanesque français, loin de grandir Tom Wolfe, l'écrase au contraire de tout son poids, car ce qu'on peut lire comme un agréable best-seller, plutôt bien écrit, plutôt intéressant dans sa peinture de New York et à l'intrigue plutôt bien construite, finit par ne plus être qu'un pavé indigeste à force de se considérer comme le monument du roman réaliste contemporain.

Dans le concert d'éloges qui entoure la parution du *Bûcher des vanités*, une petite voix discordante, celle de Jean-François Fogel, salue justement le journaliste avant de remettre le romancier à sa place :

*Quand un journaliste date un article «New York» (envoyé spécial), l'unité du lieu lui est acquise; lorsqu'il écrit le nom d'une personne célèbre, l'existence tangible du personnage va de soi: un romancier, lui, doit tout gagner à chaque ligne. Faute d'avoir livré ce combat, Tom Wolfe trébuche.*⁶

Les personnages du *Bûcher des vanités* n'ont en effet aucune épaisseur psychologique; ils n'existent qu'en tant que caricatures. C'est une chose que de montrer comment un personnage devient caricatural à force de vanité, et une autre que d'être incapable de le décrire de façon autre que caricaturale.

5. Catherine David, «Le loup blanc de Manhattan», *Le Nouvel Observateur*, 2-8 septembre 1988, p. 83.

6. Jean-François Fogel, «Wolfe: un péché de vanité», *Le Magazine littéraire*, octobre 1988.

La matière était pourtant riche, depuis le héros, le «Maître de l'Univers» (entendre un agent de change de Wall Street) Sherman McCoy, au port de menton aristocratique hérité des années passées à Yale, jusqu'aux mondaines de Park Avenue qui ressemblent toutes à des «rayons X» tant elles sont devenues exsangues à force de régimes et de musculation. Wolfe ne manque pas de férocité, et le fait divers qui précipite Sherman de Charybde en Scylla, ou plus précisément du Bronx à la prison, en dit long sur la nouvelle donne raciale à New York.

Mais voilà, Wolfe ne va pas au delà du fait divers qu'il met joliment en scène, sans plus. Il veut faire passer le factuel pour du réalisme, sans se rendre compte que le réalisme de Zola était un effet du texte; si le roman qu'il admire tant, *Nana*, n'était qu'une chronique de la vie d'une courtisane, il y a fort longtemps qu'on ne le lirait plus.

Par ailleurs, le fait que *Le Bûcher des vanités* se lise vite n'est en aucune façon une garantie de qualité. Ce ne peut l'être que pour ceux qui ont oublié ou n'ont jamais connu le plaisir de lire, et qui n'ont pas compris qu'on lit au contraire le plus lentement possible les romanciers du XIX^e siècle.

Le Bûcher des vanités raconte un fait divers de la façon la plus traditionnelle qui soit, en utilisant une technique d'écriture convenue et convenant sans doute à une génération habituée, depuis la télévision, à ne posséder qu'un vocabulaire de plus en plus réduit. Car, que dire du fameux style exclamatif du *Bûcher des vanités*, sinon qu'il s'inspire largement de la bande dessinée et témoigne par là d'une écriture démissionnaire, totalement assujettie à l'image qu'elle n'arrête jamais de suggérer. On ne s'étonnera donc pas de voir bientôt sur les écrans le film tiré du livre.

Le Bûcher des vanités est un roman-miroir plutôt qu'un roman réaliste, un roman-scoop dominé par l'idéologie yuppie des années quatre-vingts et susceptible de scandaliser ceux qui n'éprouvent à l'être qu'un délicieux frisson de volupté narcissique. Rien dans tout cela n'est neuf; on nous sert du réchauffé mis à la mode du jour, car la célébration du scandale et de la corruption a toujours fait recette aux États-Unis

et les New-Yorkais n'aiment que trop qu'on énumère leurs vices.

Le roman aurait eu une tout autre allure si Tom Wolfe avait vraiment travaillé dans le sens de ce qu'il affirme dans son entrevue sur New York. La tiers-mondisation de la capitale de l'Occident moderne est un phénomène dont on ne prend pas toute la mesure, et Tom Wolfe a raison de voir en New York une forme moderne de la ville médiévale. New York est en effet une ville où règne en permanence une atmosphère de foire, de kermesse. C'est une ville dangereuse, une ville où règne une épidémie effroyable, une ville qui croule sous les ordures, comme Florence au XII^e siècle, une ville où les mendiants, les clochards, les handicapés mentaux côtoient les riches de ce monde dans une promiscuité où la hargne des premiers répond à l'arrogance des derniers.

Domage que ce New York-là, dont Tom Wolfe parle par ailleurs fort bien, n'apparaisse pas vraiment dans le roman. *Le Bûcher des vanités* y aurait perdu en «réalisme», mais gagné en vérité.